

## SECONDE EXHORTATION A THEODORE

1. Si les écrits pouvaient transmettre les larmes et les gémissements, je vous en eusse envoyé cette lettre remplie. Je pleure, non parce que vous vous occupez des affaires paternelles, mais parce que vous avez effacé votre nom du catalogue de vos frères, parce que vous avez foulé aux pieds les engagements qui vous liaient au Christ. Voilà pourquoi je frissonne d'horreur, pourquoi je souffre, pourquoi je crains et je tremble; car, une telle désertion, je ne saurais l'ignorer, attirera une sentence de condamnation sur les hommes qui, après s'être enrôlés dans cette milice, ont lâchement quitté leurs rangs. Du reste, que le châtement mérité par cette conduite offre un caractère de gravité exceptionnel, en voici une preuve évidente. Jamais on n'accusera un simple particulier de désertion; mais celui qui, ayant pris l'habit militaire, est surpris en délit de désertion, a les plus grands dangers à craindre. La chose la plus terrible, mon cher Théodore, n'est pas de faire une chute en combattant, mais de ne pas se relever de cette chute. La chose la plus grave, n'est pas de recevoir quelque blessure dans la bataille, mais de ne plus y songer quand elle est reçue et de la négliger complètement. Aucun trafiquant, pour avoir fait une fois naufrage et perdu toute sa cargaison, ne renoncera à la navigation; il ne tardera pas à braver de nouveau la mer et les flots, à entreprendre de longues traversées et à recouvrer de la sorte ce qu'il a perdu. Nous voyons des athlètes, après maintes chutes, remporter néanmoins la couronne du triomphe. Quelquefois encore, un soldat qui aura souvent tourné le dos à l'ennemi, deviendra à la fin intrépide et triomphera des ennemis. Bien des fidèles, qui avaient nié le Christ, bravèrent de nouveau la rage des tourments, et se retirèrent le front ceint de la couronne du martyr. Or si, à cause de leur première faiblesse, ils s'étaient abandonnés au désespoir, ils n'auraient point recueilli la gloire de leur suprême épreuve.

Vous aussi, mon bien cher Théodore, parce que l'ennemi vous aura quelque peu ébranlé, n'allez pas vous jeter dans l'abîme; restez ferme plutôt; regagnez promptement la place que vous avez quittée, et n'estimez point injurieux pour vous en aucune façon d'agir ainsi après le coup dont vous avez été atteint. Si vous aperceviez un soldat revenir blessé du combat, vous ne lui adresseriez certainement aucun propos injurieux. L'ignominie pour lui consisterait à jeter ses armes et à se mettre hors de portée des ennemis. Mais, tant qu'il soutient avec énergie leurs efforts, il a beau être blessé et céder insensiblement du terrain, personne ne sera assez injuste et assez ignorant des choses de la guerre, pour lui en faire un crime. C'est le propre des gens qui ne combattent jamais de ne recevoir jamais de blessures. Quant à ceux qui attaquent impétueusement l'ennemi, ils seront plus d'une fois frappés et renversés. Voilà ce qui vous est arrivé maintenant à vous-même; pendant que vous cherchiez à écraser le serpent, vous en avez été mordu. Mais, ayez confiance : un peu de sobriété, et il ne restera plus vestige de cette blessure, Vous réussirez même, soutenu par la grâce de Dieu, à broyer la tête de ce reptile funeste. Ne concevez point de trouble, parce que vous avez été si vite et dès le commencement chargé d'entraves. Il a vu, et il a vu en un clin d'œil, cet esprit mauvais, la vertu de votre âme; il a compris qu'il aurait en vous un adversaire de plus en plus redoutable, et, à la vue de l'ardeur généreuse que dès le principe vous déployiez contre lui, il n'a pu douter que, si une pareille ardeur se maintenait, il ne fût aisément vaincu. C'est pourquoi, il s'est hâté, il n'a pas perdu un moment, il s'est précipité de tout son poids sur vous; mais ce sera au détriment de sa propre tête, si vous soutenez le choc. Qui n'a point admiré la promptitude, la sincérité, la ferveur avec laquelle vous vous êtes donné au bien ? Vous méprisiez la douceur des festins, vous dédaigniez la recherche des vêtements, vous fouliez aux pieds toute espèce de faste; l'amour que vous aviez pour la sagesse profane, vous l'aviez transporté à l'étude des divines Ecritures. Vous passiez à les lire des jours entiers, et des nuits entières à prier. Jamais vous ne rappeliez l'illustration de votre race, jamais le souvenir de votre opulence n'occupait votre esprit. Loin de là; embrasser les genoux de vos fidèles, vous jeter à leurs pieds, vous semblait au-dessus de toute noblesse. Telles sont les choses qui tourmentaient l'esprit pervers; telles sont les choses qui l'ont déterminé à vous livrer le plus violent combat. Et pourtant, il ne vous a pas frappé d'une blessure mortelle. S'il ne vous eût renversé qu'après un long temps, après de longs jeûnes, des nuits passées sur la dure et plusieurs autres austérités, quoique tout ne fût pas perdu, il y aurait lieu de gémir en voyant ces sueurs, les macérations, ces victoires nombreuses terminées par une défaite; mais, comme il n'a obtenu cet avantage sur vous qu'au moment où vous veniez seulement de vous dépouiller, il n'aura abouti qu'à augmenter l'ardeur avec laquelle vous vous disposez à le combattre. A peine sortiez-vous du port lorsque ce corsaire a fondu sur votre navire : vous n'acheviez point votre traversée; vous ne reveniez pas le vaisseau chargé de marchandises. Semblable au chasseur qui, attaquant un lion redoutable, n'entamerait que sa peau, et par

## SECONDE EXHORTATION A THEODORE

cette blessure légère ne ferait que redoubler sa fureur, et que rendre la lutte plus terrible et la capture plus difficile, l'ennemi commun des hommes, en s'efforçant de vous atteindre profondément, a été déçu dans ses espérances, et n'a fait que vous disposer à pratiquer plus de mortifications et d'austérités il l'avenir.

2. La nature humaine est facile à changer : elle se laisse aisément séduire, mais elle est prompte aussi à se soustraire à l'erreur; il lui faut peu pour tomber, mais elle se relève aussitôt. Le bienheureux David, cet homme qui fut honoré du double privilège de la prophétie et de la royauté, après beaucoup d'actions admirables, paya son tribut à la faiblesse humaine. S'étant épris de l'épouse du prochain, il ne s'arrêta pas là, son amour le conduisit à l'adultère, et l'adultère à l'homicide. Mais, après avoir reçu ces deux blessures, il ne voulut pas y en ajouter une troisième; il recourut sur-le-champ au médecin, appliqua les remèdes convenables, les jeûnes, les larmes, des prières continuelles, l'aveu répété de sa faute. C'est ainsi qu'il apaisa la colère divine, qu'il remonta à sa dignité première, de telle sorte que, malgré cet adultère et cet homicide, la mémoire du père a pu servir de voile à l'idolâtrie du fils. En effet, son fils, Salomon, tomba dans les mêmes pièges que David et abandonna, pour plaire à ses femmes, le Dieu de ses pères. Voyez-vous combien il est dangereux de ne pas maîtriser l'amour des voluptés, de renverser l'ordre établi par la nature, et de devenir, quand on est homme, l'esclave des femmes ? Or, Salomon qui s'était d'abord distingué par sa justice et sa sagesse, était exposé à perdre, par suite de ses crimes, son royaume tout entier, lorsque Dieu, en considération de la vertu de son père, consentit à lui en laisser la sixième partie.

Si, après avoir cultivé avec passion l'éloquence profane, vous l'aviez ensuite négligée, je vous représenterais le barreau, la tribune, les couronnes que vous avez remportées, votre talent pour la parole, et je vous presserais de descendre de nouveau dans cette carrière; mais, puisque nous aspirons à des couronnes célestes, et que nous n'attachons aucune importance aux choses de la terre, je vous rappellerai l'appareil d'un autre jugement, un autre tribunal effrayant et redoutable : «Il nous faudra tous comparaître devant le tribunal du Christ.» (II Cor 5,10) Sur ce tribunal siègera le juge dont maintenant vous ne faites aucun cas. Quel sera, je vous le demande, alors notre langage ? quelle sera notre justification, si nous persistons dans notre hautaine indifférence ? Que dirons-nous ? Alléguerons-nous la sollicitude des affaires ? Mais ne nous a-t-il pas avertis en ces termes : «Que servirait à l'homme de gagner le monde entier s'il venait à perdre son âme ?» (Mt 16,6) Prétendrons-nous avoir été séduits par autrui ? Mais Adam ne fut pas plus justifié pour avoir rejeté la faute sur Ève, en disant : «La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a séduit.» (Gen 3,12) ni Ève pour avoir rejeté la faute sur le serpent. Il est redoutable, ô Théodore, ce tribunal. Les accusateurs y sont inutiles, et les témoins, superflus. Toutes choses y seront à découvert et à nu aux regards du Juge; nous y rendrons compte non seulement de nos actes, mais encore de nos pensées; car ce juge scrute les pensées et les desseins les plus secrets du cœur. Peut-être, alors, vous appuierez-vous sur la faiblesse de la nature et sur l'impuissance où vous étiez de porter le Joug. Mais quelle excuse de n'avoir pu supporter un joug suave, ni vous charger d'un fardeau léger ? Est-ce donc une chose dure et pénible que d'être soulagé de ses afflictions ? C'est il cela pourtant que le Christ nous invite, quand il nous dit : «Venez à moi, vous tous qui êtes dans la peine et l'accablement, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, car mon joug est suave et mon fardeau léger.» (Mt 11,28) Quoi de plus léger, avouez-le, que d'être débarrassé des soucis, des préoccupations, des craintes, des fatigues de chaque jour, d'être hors des flots orageux de la vie, et de jouir du calme et de la sécurité du port ?

3. Quels sont, à votre avis, parmi les biens de ce monde, les plus capables de nous rendre heureux et les plus dignes d'envie ? Vous indiquerez sans doute la puissance, la richesse et l'estime des hommes. Mais comme ils sont misérables ces biens comparés à la liberté chrétienne ! Un prince est sans cesse en butte au mécontentement des peuples, aux fureurs aveugles de la multitude : d'un côté, il redoute les principaux d'entre les grands; de l'autre, il est plein de soucis à l'endroit de ses sujets : enfin, tel qui était hier au pouvoir, n'est aujourd'hui qu'un simple particulier; car cette vie n'est au fond qu'une représentation théâtrale. De même que sur la scène tel acteur remplit le rôle de monarque, tel autre celui de général, tel autre celui de soldat, et que, le soir arrivé, ce monarque n'est plus monarque, ce général n'a plus rien du général, ce soldat plus rien du soldat; ainsi, au jour du jugement, les hommes recevront une récompense en rapport, non point avec le rôle qu'ils auront joué, mais avec leurs actes. Sera-ce à la gloire que vous vous attacheriez, quand elle se flétrit comme la fleur des champs ? Sera-ce aux richesses, dont les possesseurs sont déclarés coupables ? «Malheur aux riches,» disait le Sauveur. (Luc 6,24) «Malheur, ajoute le Psalmiste, à ceux qui

## SECONDE EXHORTATION A THEODORE

se confient en leur puissance, et qui s'enorgueillissent de l'abondance de leur richesse.» (Ps 48,6) Le chrétien jamais ne deviendra de prince simple particulier; jamais il ne passera de la richesse à la pauvreté, de la gloire à l'ignominie. Il est riche, alors même qu'il tend la main; il est grand alors même qu'il s'étudie à s'abaisser; et quant à l'empire qu'il exerce, non point sur des hommes, mais sur les puissances soumises au sceptre du roi du monde des ténèbres, nul ne saurait l'en dépouiller. C'est une chose légitime que le mariage, j'en conviens. «Le lien conjugal, une couche sans tache sont honorables; et Dieu jugera les hommes livrés à la fornication et à l'adultère.» (Heb 13,4) Mais vous ne pouvez plus jouir maintenant des droits du mariage. Après s'être attaché à l'époux céleste, y renoncer pour s'attacher à une femme, c'est un véritable adultère, dussiez-vous donner mille fois à cela le nom de mariage : c'est même plus horrible que l'adultère, et d'autant plus horrible que Dieu est en excellence infiniment supérieur aux hommes. Qu'on ne vous induise pas en erreur en disant que Dieu ne défend pas de prendre une épouse. Je ne l'ignore pas : Dieu a permis le mariage; mais il a proscrit l'adultère. Or, c'est un adultère que vous voulez poursuivre. Dieu vous préserve de vous engager jamais dans le lien conjugal.

Et pourquoi vous étonneriez-vous que le mariage soit assimilé à l'adultère lorsque le Seigneur est ainsi méprisé ? Le meurtre est devenu un principe de justice, et l'humanité a été réputée plus criminelle que le meurtre lorsque le Seigneur approuvait l'un et qu'il condamnait l'autre. Ce fut un principe de justice pour Phinées que de frapper une femme et son amant au milieu de leur crime. Et Samuel, cet homme de Dieu, ne put, malgré de longues nuits passées à pleurer, à prier et à gémir, arracher Saül à la sentence que Dieu avait portée contre lui pour avoir sauvé la vie, contre la défense formelle du Seigneur, à un roi idolâtre. Or si l'humanité, lorsqu'elle contredit la volonté divine, est plus criminelle que le meurtre lui-même, est-il surprenant que le mariage nous soumette à des châtiments plus terribles que l'adultère, lorsque le mépris du Christ en est le principe ? Comme je vous le disais en commençant, si vous étiez un citoyen ordinaire, personne ne vous accuserait de désertion. Maintenant que vous avez pris rang parmi les soldats de ce grand prince, vous n'avez plus la libre disposition de vous-même. Si l'épouse n'a plus la libre disposition de son corps, mais l'époux, à plus forte raison, ceux qui vivent unis au Christ ne l'auront-ils pas. C'est celui que vous méprisez qui un jour sera votre juge : pensez-y continuellement, aussi bien qu'à ce fleuve de feu dont parle l'Écriture. «Un fleuve de feu, dit-elle, coulait avec impétuosité devant sa face,» (Dan 7,10) En vain celui qu'il livrera en proie à ces flammes, espérerait-il un terme à son supplice.

Et d'ailleurs en quoi les plaisirs insensés de la vie diffèrent-ils des songes et des ombres ? L'acte criminel n'est pas consommé que la volupté s'est déjà évanouie. Mais les châtiments qui lui sont réservés n'auront jamais de fin. Ainsi le plaisir ne dure qu'un instant, le supplice toujours. Qu'y a-t-il, dites-moi, en consistant en ce monde. Est-ce la fortune; qui souvent ne subsiste même pas jusqu'au soir ? Est-ce la gloire ? Mais écoutez ce mot d'un saint homme : «Ma vie s'est écoulée plus rapide qu'un coureur.» (Job 9,25) De même que celui-ci fuit rapidement au moment où il semble s'arrêter; de même la gloire s'envole avant même qu'elle soit arrivée jusqu'à nous. Ce qu'il y a de plus précieux est l'âme. Ceux-là même qui sont parvenus au terme extrême de la folie en conviennent. «Il n'y a rien de comparable à l'âme,» a dit un poète profane. Je le vois, vous avez été bien faible devant les attaques de l'ennemi; je le sais, vous vous êtes précipité au sein des flammes de la volupté. Mais si vous dites à votre adversaire : Nous ne sommes point esclave de tous vos plaisirs; nous ne nous prosternons pas devant ce principe de tous les maux; si de plus vous tenez vos regards fixés sur le ciel, le Sauveur écartera les flammes dont vous êtes environné, dévouera au feu les auteurs de votre malheur, enverra une nuée, nue brise, une rosée qui rafraîchiront les ardeurs de cette fournaise, et qui préserveront votre conscience et vos pensées. Veillez seulement à ne pas vous livrer vous-même à l'incendie. Bien des fois, certaines villes que ni les armes des assiégeants, ni leurs tentatives diverses, n'avaient pu réduire, la trahison de deux ou d'un de leurs habitants les a livrées sans défense aux mains des ennemis. Qu'aucune partie ne vous trahisse maintenant à l'intérieur; et quels que, soient les efforts de l'esprit pervers, ils resteront invariablement inutiles.

4. Par la grâce de Dieu, plusieurs fidèles, et des plus remarquables, compatissent à votre douloureux sort, vous encouragent et tremblent pour le salut de votre âme. Valérius, cet homme tout à Dieu, Florentins, son digne frère à tous égards, Porphyre, ce disciple si bien pénétré de la sagesse du Christ, et un grand nombre d'autres se répandent tous les jours en gémissements et en prières : déjà sans doute depuis longtemps ils auraient obtenu l'accomplissement de leurs désirs, si vous aviez essayé tant soit peu de vous arracher à l'étreinte de vos ennemis. Or ne serait-il pas inconcevable, quand des étrangers ne

désespèrent point de votre salut, quand ils ne cessent de prier pour que ce membre leur soit rendu, que vous refusiez de vous relever de votre chute, que vous restiez étendu à terre, et que vous sembliez encourager l'adversaire en ces termes : Frappe, immole sans pitié ? «Celui qui est tombé ne se relèvera-t-il donc pas ?» demande un divin oracle. (Jer 8,4) Voilà pourtant l'oracle que vous combattez et que vous contredisez. S'abandonner au désespoir parce que l'on est tombé, c'est tenir au fond ce langage : «Celui qui est tombé ne se relèvera pas.» Oh ! je vous en conjure, ne vous faites pas un si grand mal à vous-même; ne nous causez point à nous une si cruelle douleur. Je ne vous parle point de la sorte uniquement parce que vous atteignez à peine votre vingtième année; quand même vous en compteriez un grand nombre, quand même, après avoir consacré votre vie entière au service du Christ, vous eussiez éprouvé cette faiblesse à l'âge le plus avancé, vous n'auriez pas raison de désespérer; il vous faudrait plutôt vous rappeler l'exemple du larron qui fut justifié sur la croix, des ouvriers qui commencèrent leur travail à la onzième heure et qui reçurent un salaire égal à celui des autres ouvriers.

Cependant, si le désespoir est un crime, même pour ceux qui touchent au terme de la vie, lorsqu'ils seraient disposés à réformer leur conduite, il est également très dangereux de se nourrir d'une trop grande confiance, et de dire : Commençons par jouir de tous les plaisirs; plus tard, je me mettrai sérieusement à l'œuvre, et je gagnerai en peu de temps la récompense d'une vie tout entière. Vous avez maintes fois répondu, je m'en souviens, aux gens qui vous engageaient à fréquenter les musées : Et si je venais peu après à mourir en de mauvaises dispositions, comment me présenter devant celui qui a dit : «Ne tardez point à vous tourner vers le Seigneur, et ne différez pas de jour en jour !» (Ec 5,8) Ouvrez de nouveau votre cœur à cette pensée; redoutez le voleur; c'est le nom que le Christ donne à la mort, parce qu'elle attaque les hommes à l'improviste. Songez aux inquiétudes de la vie, soit particulières, soit générales, aux craintes qu'inspirent les magistrats, à la jalousie des citoyens; aux dangers qui menacent souvent les objets de nos plus chères affections, aux misères de toutes sortes, aux adulations serviles et même indignes d'honnêtes esclaves; songez enfin, chose déplorable au suprême degré, que le fruit de tous ces soins périt avec la vie. Et encore, que de gens n'ont pu recueillir les avantages de leurs travaux. Après avoir dépensé en périls et en fatigues leur jeunesse, au moment où ils s'attendaient à toucher au but de leurs désirs, ils ont disparu sans rien emporter avec eux. Si, après avoir bravé de nombreux dangers, accompli plusieurs campagnes, on n'oserait soutenir avec assurance le regard d'un prince de la terre, comment soutenir le regard du roi du ciel, si nous avons vécu et combattu au service d'un autre ?

5. Vous parlerai-je des soucis qu'entraînent toujours une épouse, des enfants, des esclaves ? Il y a bien des inconvénients à prendre une femme pauvre; il n'y en a pas moins à prendre une femme opulente. Dans un cas ce sont les ressources, dans l'autre c'est la liberté et l'autorité du mari qui en souffrent. Il en coûte beaucoup quand on a des enfants; il est encore plus pénible de n'en avoir pas. N'en avoir pas, c'est être privé du fruit que l'on attendait du mariage : en avoir, c'est être astreint à une rude servitude. L'enfant est-il malade, c'est une anxiété pleine de terreur. Meurt-il prématurément, c'est une douleur sans consolation. A mesure qu'il grandit, ce sont de nouveaux soins, nouvelles craintes, nouvelles sollicitudes. Inutile de parler de la perversité des esclaves. Telle est cette vie, ô Théodore : tels sont les tiraillements divers que l'âme éprouve, l'esclavage qu'elle subit, les objets dont elle doit s'occuper, tandis qu'elle ne peut jamais s'occuper d'elle-même. Il n'y a rien de semblable parmi nous; et c'est à votre propre témoignage, mon cher ami, que j'en appelle. Et dans ces courts instants pendant lesquels vous avez voulu sortir des flots de ce siècle, quelle joie, quelle douceur ne goûtâtes-vous pas ? Il n'y a effectivement de liberté qu'à la condition de consacrer sa vie au Christ. C'est alors que l'homme est au-dessus de toutes les misères; tant qu'il ne voudra pas se nuire à lui-même, aucun autre ne le pourra; en dehors de toute atteinte, il est insensible à tout dommage temporel; il sait que, n'ayant rien porté en ce monde, nous devons n'en pas emporter davantage. L'ambition et la gloire n'ont point de prise sur son cœur, car il n'ignore pas que notre vie doit se passer dans les cieux; ni les injures ne le blessent, ni les mauvais traitements ne l'émeuvent; pour lui, chrétien, il n'y a qu'un malheur, l'offense de son Dieu; tout le reste, la perte de ses biens, l'éloignement de la patrie, les dangers les plus terribles, n'ont point de gravité à ses yeux; et ce qui inspire une horreur universelle, le passage de ce monde à l'autre, lui semble plus doux que la vie. Tel qu'un spectateur qui, du haut d'un rocher, promenant ses regards sur la mer, verrait tour à tour les navigateurs tantôt couverts par les flots, tantôt brisés contre des écueils, ici se débattant au milieu du danger, là traînés comme des captifs par la violence du vent, les uns devenant la proie des vagues, les

## SECONDE EXHORTATION A THEODORE

autres s'efforçant de se soutenir à l'aide d'une planche ou des débris du navire, tandis que çà et là flottent des cadavres épars; tel qu'un spectateur qui assisterait sans péril pour lui-même à toutes les horreurs et à toutes les épisodes d'une catastrophe, le soldat du Christ s'arrache aux agitations du siècle et de ses flots, et il a établi sa demeure en un lieu sûr et élevé. Quelle condition plus sublime et plus sûre que celle où l'on se préoccupe exclusivement des moyens de plaire à Dieu ?

Vous avez vu, ô Théodore, le naufrage des hommes qui s'engagent sur cette mer. C'est pourquoi, fuyez, je vous en conjure, cet océan, évitez les flots, transportez-vous sur un lieu élevé, où vous ne courrez plus de danger. Souvenez-vous de la résurrection, souvenez-vous du jugement, souvenez-vous du tribunal terrible qui vous attend après cette vie. «Il nous faut tous comparaître devant le tribunal du Christ.» (Rom 2,4) Ce n'est pas pour rien que la menace de l'enfer est suspendue sur nos têtes, que des biens aussi précieux nous ont été préparés. Les choses de cette vie ne sont qu'une ombre, elles sont même moins qu'une ombre; partout des craintes, partout des périls, partout un pesant esclavage. Ne compromettez pas la vie présente et la vie future, quand il vous est aisé, si vous le voulez, de vous assurer le bonheur et dans l'une et dans l'autre. Les fidèles qui vivent selon le Christ assurent, en effet, leur bonheur dès cette même vie, comme Paul l'indique dans ce passage : «J'use envers vous de ménagements; mais ceci, je vous le dis pour votre utilité.» (I Cor 28,35) Vous le voyez, celui qui se consacre aux choses de Dieu jouit d'une félicité bien supérieure à la félicité de celui qui s'est engagé dans le mariage. Mais, dès que nous appartiendrons à la vie future, la pénitence ne sera plus possible. Une fois sorti de l'arène, et les spectateurs dispersés, l'athlète n'a plus à disputer la victoire. Entretenez-vous fréquemment de ces pensées; et brisez ce glaive aigu de l'esprit du mal qui a déjà fait tant de victimes. Ce glaive, c'est le découragement, qui ravit aux âmes blessées toute espérance. Il est en même temps le trait le plus redoutable de l'ennemi, et la chaîne dont il charge les prisonniers tombés en sa puissance; mais il nous sera facile, avec la grâce de Dieu et une bonne volonté, de le mettre promptement en éclats.

J'ai dépassé, je le vois, la mesure d'une lettre; mais pardonnez-le moi : si je l'ai fait, c'est entraîné par la violence de mon affection et de ma douleur. Ce sont ces sentiments qui m'ont obligé à tracer encore ces lignes. Bien des personnes, à la vérité, m'en demandaient la raison. Finissez donc de travailler en pure perte, me disaient-elles, et de semer sur la pierre. Mais je fermis l'oreille à ces conseils. Oui, dis-je en moi-même, j'espère avec le secours de Dieu que ces lettres produiront quelque bon résultat. Si, contrairement à nos vœux, il n'en est point ainsi, nous en retirerons cet avantage, qu'on ne pourra pas nous faire un crime de notre silence. Il en sera de nous comme de ces navigateurs qui, apercevant des malheureux dont le vaisseau a été brisé, soutenus par des planches, cargueraient les voiles, jetteraient l'ancre, monteraient sur un esquif, et s'efforceraient de sauver ces hommes qu'ils ne connaissent pas, mais dont ils contemplant le désastre. Si ces derniers refusent leurs secours, personne n'accusera de leur mort ceux qui voulaient les sauver. Nous avons fait ce qui était en notre pouvoir; espérons que, soutenu par la grâce de Dieu, vous ferez de votre côté ce qui dépend de vous, et que nous vous verrons bientôt dans le troupeau du Christ. Puissions-nous, ô tête chérie, vous accueillir bientôt plein d'une santé vraiment florissante avec les prières des saints. Si vous daignez avoir de nous quelque estime, et si vous ne nous avez pas encore tout à fait exclu de votre souvenir, veuillez nous envoyer une réponse; en agissant de la sorte, vous nous causerez la joie la plus vive.